EN BREF

ZAZIE DANS LE METRÔ

« Dondekemevemtantofedô ? » : c'est avec ce néologisme portugais que le traducteur Paulo Werneck a rendu celui de Raymond Queneau dans *Zazie dans le métro*. Les amateurs auront reconnu le « Doukipudonktan » de la préadolescente perdue dans les méandres du transport public parisien. Pour le cinquantième anniversaire de la publication du livre, le Brésil en présente une nouvelle édition. La traduction rend bien l'ambition du projet : faire comprendre au lecteur qu'en portugais comme en français le labyrinthe n'est pas le métro mais le langage. Le roman est suivi d'un texte de Barthes.

Raymond Queneau, *Zazie no metrô*, Cosac Naify 2009.

LA JEANNE D'ARC DE LA LAÏCITÉ…

Dans ce livre publié voici cinq ans en France, Caroline Fourest développe la thèse que Tariq Ramadan, le prédicateur suisse, pratique le double langage : l'un est destiné à amadouer les gogos ; l'autre, moins connu, bat le tambour d'un fondamentalisme radical dont le but ultime est la prise du pouvoir par les islamistes en Europe. Spécialiste de la littérature moyen-orientale et maghrébine, Ziad Elmarfasy, de l'université de York, procède à une démolition en règle de ce livre dans le *Times Literay Supplement*. Il reconnaît que la Française présente des « éléments troublants », mais pour l'essentiel ridiculise ses arguments et une démarche intellectuelle qu'il juge proche de la paranoïa. Elle « se voit en une Jeanne d'Arc de la laïcité » face au nouvel envahisseur. Il se demande aussi pourquoi ce livre est traduit aujourd'hui en anglais, sans même que les erreurs factuelles relevées lors de sa parution en France aient été corrigées.

Caroline Fourest, *Brother Tariq*, Social Affairs Unit, 2009 (*Frère Tariq*, Grasset, 2004).

… ET LA JEANNE D'ARC DU BÛCHER

Le combat de Jeanne d'Arc contre les Anglais fut-il un coup d'épée dans l'eau ? « Largement futile », en tout cas, juge l'historienne britannique Juliet Barker, qui rend compte d'une nouvelle biographie de l'héroïne préférée des Français, publiée aux États-Unis. « Sa brève mais éclatante carrière a aveuglé tous ses biographes et les générations successives, écrit-elle dans la *Literary Review*. Il fallut encore vingt ans avant que les Anglais soient chassés de France. Quand cela se produisit, ce fut le fait d'une armée restructurée, bien outillée et étroitement disciplinée, non celui d'une fille de la campagne, même croyant être envoyée par Dieu. »

Larissa Juliet Taylor, *The Virgin Warrior. The Life and Death of Joan of Arc* (« La vierge guerrière »), Yale University Press, 2009.

Indignations sélectives

Certes partial, le livre de Pierre Péan sur Kouchner invite à une réflexion de fond sur l'« humanitaire militarisé » et le droit d'ingérence.



LE LIVRE > Pierre Péan, *Le Monde selon K.*, Fayard, 2009.

Dans un article fouillé et nuancé, le journaliste et essayiste américain Christopher Caldwell est revenu dans la *London Review of Books* sur le scandale créé par le livre de Pierre Péan sur Bernard Kouchner. Il s'étonne que le gros du débat ait porté sur les allégations de corruption portées à l'encontre de l'actuel ministre des Affaires étrangères, alors que l'ouvrage pose en profondeur (bien qu'avec partialité) la question fondamentale de la légitimité du droit d'ingérence pour motif humanitaire. Les relations douteuses que Kouchner a entretenues avec le groupe Total en Birmanie ainsi qu'avec les autorités gabonaises ne font guère de doute, mais après tout, souligne Caldwell, elles ne dérogent pas vraiment à une tradition française bien établie de compromission des personnalités publiques. Beaucoup plus stimulante est l'analyse que fait Péan de l'itinéraire idéologique de sa bête noire.

La carrière humanitaire de Kouchner a commencé, on le sait, avec son départ pour le Biafra dans le cadre d'une mission de la Croix-Rouge. C'est là qu'il se départit de l'obligation de neutralité politique à laquelle se tient cette institution, pour finalement fonder ce que l'essayiste Paul Berman a appelé « une Croix-Rouge plus politique ». Péan, relève Caldwell, omet de rappeler que la question de la neutralité de la Croix-Rouge était pour Kouchner une préoccupation quasiment familiale : ses grands-parents paternels sont morts à Auschwitz et l'intéressé a écrit son indignation que la Croix-Rouge ait gardé le silence sur les camps de concentration. Sa mère, nous précise Wikipédia, était également une infirmière bénévole pour la Croix-Rouge.

Ce que dénonce Péan dans son livre, c'est le processus d'« indignation sélective » dans lequel Kouchner s'est engagé à partir du moment où il rompt avec la politique de neutralité de l'action humanitaire. Une indignation sélective qui le conduisit souvent à faire le jeu des différentes puissances impliquées plus ou moins discrètement dans les conflits. On le voit dès le Biafra, où Kouchner voyageait dans des avions militaires français qui décollaient du Gabon, transportant non seulement des secours mais aussi des armes (c'était l'époque de Jacques Foccart…). Caldwell souligne bien que Péan n'est lui-même pas avare d'indignations sélectives, mais cela ne change rien à l'affaire. Il souscrit à l'analyse du journaliste, pour qui ce choix est le socle sur lequel Kouchner développa une politique de relations publiques dont il ne s'est pas départi depuis lors, fondée avant tout sur trois éléments : la simplification abusive des faits, l'égotisme et le militarisme. Ce dernier élément étant bien sûr le plus important : l'apôtre de l'« humanitarisme militarisé » (dit Caldwell) est devenu l'allié objectif d'États dont la volonté d'intervenir est forcément fondée sur des préoccupations souvent bien éloignées du souci humanitaire. Ce qui l'a conduit, en bonne logique, à soutenir l'intervention américaine en Irak. □



Biafra, 1968. C'est là que Bernard Kouchner rompt avec la politique de neutralité de l'action humanitaire, au risque de faire le jeu des grandes puissances. © Keystone/Eyedea

Oncle Sam sous Vichy

Étonnants itinéraires d'Américains restés en France pendant la Seconde Guerre mondiale.



LE LIVRE > Charles Glass, *Americans in Paris. Life and Death Under Nazi Occupation 1940-44* (« Américains à Paris. Vie et mort pendant l'Occupation nazie 1940-1944 »), Harper Press, 2009.

Au moment de Pearl Harbor, en décembre 1941, il restait quelque deux mille Américains à Paris. Soudain devenus les ennemis de l'Allemagne, quel fut leur sort ? Pas toujours détestable, si l'on en juge par le quotidien de René de Chambrun, marié à la fille de Pierre Laval. En avril 1944, alors que la banlieue de la capitale vibre sous les bombardements, il va aux courses à Auteuil, y gagne 260 000 francs, puis se rend au théâtre voir une pièce de Jean Anouilh. Au début de la guerre, il avait pourtant passé sept mois aux États-Unis pour convaincre ses compatriotes d'aider militairement la France et l'Angleterre. Son père, le comte Aldebert du même nom, né à Washington et descendant de La Fayette, joua un rôle crucial dans le maintien en fonctionnement de l'hôpital américain de Neuilly. Lequel hôpital servit jusqu'en 1944 au chirurgien Sumner Jackson de couverture pour cacher et faire exfiltrer des militaires américains et anglais. Jackson fut arrêté par la Milice en juin 1944 et tué en mai 1945 dans son bateau-prison, coulé par une malheureuse frappe britannique.

Le journaliste américain Charles Glass a mené une enquête minutieuse pour retracer des itinéraires des plus divers. Il y a Sylvia Beach, la propriétaire lesbienne de la librairie Shakespeare & Company, qui fut emprisonnée mais put rouvrir sa librairie après une intervention d'Hemingway. Il y a l'étonnant Charles Bedaux, Français naturalisé Américain, qui avait fait fortune en inventant de nouvelles méthodes, dignes des *Temps modernes*, pour améliorer la productivité dans les ooo

usines. Il mangeait à tous les râteliers. Il possédait une voiture avec une plaque d'immatriculation des forces d'occupation allemandes. Arrêté par l'armée américaine, il se suicida avant son procès. Glass évoque aussi l'extraordinaire Eugene Bullard, l'unique Noir à avoir piloté un avion de combat pendant la Première Guerre mondiale. Brièvement marié à une Française, il fit carrière dans les night-clubs parisiens. Il se battit pour défendre Orléans en 1940 et fut blessé à la moelle épinière. *The Economist* en profite pour rappeler que Eisenhower laissa la division Leclerc libérer Paris, à condition qu'elle ne contînt aucun Noir. ◘

Paris je t'aime, Rio non plus



LE LIVRE > Colin Jones, *Paris. Biografia de uma cidad*, L&PM, 2009 (*Paris. The Biography of a City*, 2006).

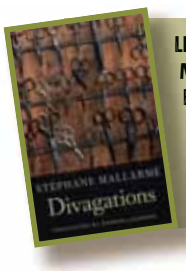
Le *Jornal do Brasil* a consacré la une de son supplément littéraire à l'ouvrage d'un historien britannique sur la ville dont Rio de Janeiro s'est toujours sentie jumelle, au point de revendiquer son titre de « Paris des tropiques ». Traduit en portugais, le livre propose une promenade de six cents pages dans l'histoire de la capitale française, avec illustrations, cartes de toutes sortes et citations à foison. L'auteur a été inspiré par la démarche de Georges Perec, dont la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* – la place Saint-Sulpice trois jours durant – symbolisait l'impossibilité de raconter sa ville. Il cite l'Italien Edmondo de Amicis, qui écrivait au XIXe siècle : « On ne voit jamais Paris pour la première fois. On le revoit. » « C'est la ville aux mille romans », écrit Colin Jones : comment admirer Notre-Dame sans penser à Hugo ? Comment passer le seuil du Père-Lachaise sans évoquer Balzac ? Pour Goethe, Paris est « la tête du monde ». Pour Rabelais, « une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir ». En refermant le livre, confie le journaliste brésilien, il eut envie de chanter à tue-tête une marche célèbre du carnaval immortalisée par la chanteuse Carmen Miranda : « Paris ! Paris ! Je t'aime/Mas eu gosto muito mais do Leme », littéralement : « J'aime plus encore le Leme », un des plus jolis quartiers de Rio de Janeiro. ◘



Portrait de Stéphane Mallarmé par Édouard Manet (1876). Le pur esprit était aussi un fin observateur de son temps. © AKG

Illuminations mallarméennes

« L'occasion de rien dire ne surgit et je n'allègue, pour la vacuité de cette étude ou de toutes, plaintes discrètes !… »



LE LIVRE > Stéphane Mallarmé, *Divagations*, Belknap Press, 2009. (disponible aux éditions Gallimard en collection Poésie ou dans La Pléiade).

Dernier ouvrage de Mallarmé paru de son vivant, en 1897, *Divagations* est pour la première fois traduit en anglais – la seconde langue de l'auteur. Le travail « exemplaire » de Barbara Johnson est salué dans le *Times Literary Supplement* par Patrick McGuinness, professeur de français à Oxford. « Exemplaire » est un mot faible. Il aurait pu dire « sans exemple », tant le texte de ces essais en prose est difficile, parfois légèrement au-delà des limites du pénétrable. Exemple d'un passage réputé facile : « L'occasion de rien dire ne surgit et je n'allègue, pour la vacuité de cette étude ou de toutes, plaintes discrètes ! l'année nulle : mais plutôt le défaut préalable de coup d'œil apporté à l'entreprise de sa besogne par le littérateur oublieux qu'entre lui et l'époque dure une incompatibilité. » L'écrivain fait un usage appuyé du point d'exclamation, qu'il baptise « point d'illumination ».
Charles Maurras s'indignait : « N'est-ce pas chinois, purement ? Et de chinoiserie facile ? » Il se moquait aussi des « disciples » : « Toutes les actions de M. Stéphane Mallarmé manifestent, selon ces pieux auditeurs, un caractère d'élévation presque mystique : beaucoup l'admirent, je le sais, d'habiter Rome et de recevoir le mardi. Actions qui nous paraissent simples. Mais peut-être reçoivent-elles une vertu mystérieuse de la qualité rare de l'homme qui les accomplit. C'est peu que de pencher la tête sur l'épaule gauche. Alexandre le fit, et ce parut la marque d'une autorité surhumaine. » On songe aux disciples d'un Lacan, d'un Derrida…
À la fin de sa vie, note McGuinness sans ironie, le prestige de Mallarmé était tel qu'il avait accepté d'être critique de théâtre pour la *Revue indépendante*, à condition de ne pas être obligé d'aller voir les pièces. Cela n'empêche pas la partie de *Divagations* intitulée « Crayonné au théâtre », selon McGuinness, de compter « parmi les plus brillants écrits sur le théâtre moderne ». Mallarmé, souligne-t-il, était tout sauf le pur esprit que l'on imagine. Observateur aigu de son temps, il rassemble dans ses *Divagations* des pensées sur des sujets aussi divers que l'anarchisme, les bulles financières ou le progrès. *Divagations* témoigne du « profond engagement du poète dans le monde qui l'entoure ». Mallarmé n'avait-il pas milité pour un impôt sur les livres, destiné à créer des prix et des bourses pour les jeunes auteurs ? ◘

EN BREF

JEUNESSE DORÉE

Amour et désamour à trois à la Belle Époque. Les relations tumultueuses entre Jeanne Hugo, la petite-fille du poète, le pamphlétaire Léon Daudet, fils d'Alphonse, et Jean-Baptiste Charcot, l'explorateur, fils du neurologue : un joli sujet pour parler d'une époque pas si belle. Une jeune Américaine, Kate Cambor, qui a fait ses premières armes comme doctorante en histoire à Yale et contributrice de revues de qualité, a réussi un coup de maître, juge Miranda Seymour dans le *New York Times*. Le livre est paru simultanément en anglais et dans sa traduction française.

Kate Cambor, *Gilded Youth. Three Lives in France's Belle Époque*, Farrar, Strauss & Giroux, 2009. Traduction française : *Belle Époque*, Flammarion, 2009.

IMPRESSIONNISME ET PÉTROCRATIE

Lors des premières expositions d'avant-garde où furent présentés des tableaux impressionnistes, des messieurs agitèrent leur canne, relate Zola dans son roman *L'Œuvre*. En 1892, *L'Absinthe*, de Degas (qui s'appelait alors *Au café*) fut vendu aux enchères chez Christie's pour 180 livres sterling, sous les quolibets. En juin 2009, *Au moulin de la Galette*, de Renoir, s'est vendu 78 millions de dollars chez Sotheby's. Philip Hook, directeur des impressionnistes et de l'art moderne chez Sotheby's, raconte avec brio la fortune extraordinaire de cet art qui est aujourd'hui une marchandise de grand luxe. « L'étalon-or des oligarques et de la pétrocracie internationale », écrit *The Economist*.

Philip Hook, *The Ultimate Trophy. How the Impressionnist Painting Conquered the World* (« Trophée ultime. Comment la peinture impressionniste a conquis le monde »), Prestel, 2009.

FRANCE, TA CUISINE…

Éminent journaliste gastronomique américain, basé dans le Delaware, Michael Steinberger dit sa déception de l'évolution de la cuisine française. Il incrimine les femmes, qui achètent du tout-prêt, les jeunes, qui n'ont d'yeux que pour McDonald's, la paresse générale et, surtout, l'État, dont la réglementation « communiste » étrangle les chefs les mieux intentionnés. Mais son analyse, focalisée sur le déclin supposé des grandes tables, n'est pas exempte de contradictions et finalement manque sa cible, juge Jay Rayner dans *The Observer*. Le vrai sujet serait de savoir s'il a raison d'écrire que la qualité du repas à 15 euros est en chute libre. Là, l'enquête tourne court.

Michael Steinberger, *Au Revoir to All That. The Rise and Fall of French Cuisine*, Bloomsbury, 2009.